

L'Abille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 22 septembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

UNE Brillante carrière politique.

Bien que gouverneur d'un Etat très lointain de l'Ouest, l'homme qui vient de mourir, M. John A. Johnson, était depuis quelques années une des personnalités politiques les plus intéressantes et les plus populaires du pays.

Le gouverneur Johnson est mort mardi matin, à la suite d'un mal dont il souffrait depuis quelque temps et qui avait motivé deux opérations chirurgicales. Ce mal était de la plus haute gravité, et il fallut que les hommes de l'art qui soignaient le malade crussent que seule la chirurgie pouvait en triompher pour avoir tenté les délicates opérations.

Comme c'est généralement le cas, le couteau a très bien fait son œuvre; il était dans une main habile, exercée; mais les accidents survenant ont tué le malade. Il serait injuste de proclamer la banqueroute de la chirurgie, parce que, malheureusement, trop de cas comme celui du gouverneur Johnson se produisent; car, d'un autre côté, combien de victoires, de triomphes ne compte-t-on pas à l'actif de la grande Science dont les hardesses, les audaces sont justifiées par ses succès!

Le gouverneur Johnson dont la carrière politique a été courte et brillante, offre un curieux sujet d'étude à quiconque, sans idées préconçues, sans préjugés, observe, apprécie et juge. Il nous est une preuve que le mérite est personnel, comme la véritable noblesse, d'ailleurs, celle du cœur, parce que c'est la nature qui la donne et non les hommes.

De naissance obscure, Johnson n'entra pas dans la vie par sa porte d'honneur; et s'il n'eût pas une étoile pour y guider ses premiers pas, il eût dû mourir à son côté la Providence qui, à l'heure voulue, le soutint dans sa marche vers les hautes destinées auxquelles il était appelé.

A douze ans, alors qu'il n'avait encore reçu qu'une éducation très élémentaire, il se vit forcé par ses circonstances de pourvoir par son travail aux premiers besoins du tout maternel, car, malheureuse-

ment, le chef de la famille en était absent; de ce travail donc dépendait le pain qu'il apportait au foyer et qu'il partageait avec sa mère, la plus courageuse, la plus digne qui fut.

Et comme le mérite tôt ou tard trouve son niveau, s'impose à l'admiration et au respect de tous, Johnson, par son labeur assidu, constant, consciencieux de tous ses devoirs et en tout faisant preuve de la plus scrupuleuse droiture, poursuivait sa marche ascendante dans le monde politique; si bien, qu'arrivé à ses plus hautes sommets, il n'eût pas d'ennemis; sa popularité était universelle.

Jamaï, dans l'Etat du Minnesota, homme plus jeune que Johnson ne monta au Capitole; jamais le char de l'Etat ne fut conduit avec autant d'habileté et de sûreté dans la voie de la prospérité que par celui dont la mort est aussi vivement regrettée par le riche que par le pauvre. Johnson était ce que l'on nomme dans une langue étrangère un "self-made-man"; il n'a été quel qu'un et n'a valu quelque chose que par ses qualités personnelles, comme tous ceux d'ailleurs qui sont arrivés à la Fortune, au Pouvoir ou à la Célébrité par des moyens légitimes au lieu de les devoir aux caprices du hasard.

Les Démocrates ont cela de bon, qu'elles permettent à la valeur réelle de se révéler, de s'affirmer et d'exercer sur les masses une bienfaisante, une salutaire influence.

Ce n'est pas toujours dans les hautes sphères de la société que fleurissent l'honnêteté et l'honneur; on les trouve le plus souvent sous l'humble toit de chaumière, parce que c'est là qu'éclatent et s'épanouissent les cœurs simples, ces cœurs qui attirent pas pour les contaminer les trompeuses promesses du monde, et qui toujours restent fidèles aux principes qu'ils ont puisés à la grande école, l'école du Devoir.

Le cercueil de Napoléon.

Sait-on que c'est un ancien officier qui combattit à Waterloo et avait, par la suite, fondé un atelier d'ébénisterie au faubourg Saint-Antoine, Edouard Lemaire, qui fut le gouverneur de Juillet chargé d'exécuter le cercueil d'ébène dans lequel devait être recueillies les cendres de l'Empereur? Dans "Ochoos vées", Victor Hugo a raconté sa visite chez le fournisseur du mobilier de la Couronne.

"J'avais aperçu, dans un coin de l'atelier, une sorte de grande boîte noire en ébène, longue d'environ huit pieds, large de trois, garnie à ses extrémités de gros anneaux de cuivre. Cette boîte noire, c'était le cercueil de l'Empereur... Je me souviens que j'en considérai longtemps l'intérieur... Dans quelques mois, le couvercle sera scellé sur cette bière, et mes yeux seront peut-être fermés depuis trois ou quatre mille ans, avant qu'il soit donné à d'autres yeux humains de voir ce que je vois en ce moment: le dedans du cercueil de Napoléon.

Or, au mois de mai 1896, une réduction du modèle original fut offerte au président Félix Faure, pour le musée d'artillerie, par M. Paul Biquet, petit-fils de Lemaire, par sa mère. Pendant plusieurs semaines, les familles de l'Elysée parent voir le petit cercueil d'ébène à la place d'honneur, dans le salon des officiers. Enfin, celui-ci fut envoyé aux Invalides. C'est ce cercueil que les visiteurs pourront voir bientôt, dans la chapelle Saint-Nicolas, à côté des dalles funéraires de Sainte-Hélène.

Milliardaires Américains.

Chronique parisienne.

Une question se pose à propos de la mort du grand financier américain, M. Edward H. Harriman. Quelle est la fortune du "Roi des chemins de fer"? A quelle somme fantastique peut s'élever ce qu'il laisse aux siens? La question est malaisée à résoudre. La fortune de M. Harriman, comme nous l'avons dit, est en grande partie composée de valeurs mobilières, principalement de valeurs de chemins de fer. Il est clair que si les héritiers voulaient réaliser ces valeurs immédiatement, ils n'en tireraient pas le prix auquel elles sont actuellement cotées sur le marché.

De ce côté, l'évaluation n'est guère possible. Il en est de même en ce qui concerne les vastes propriétés que M. Harriman possédait un peu partout aux Etats-Unis, à New York et dans les environs, notamment son magnifique domaine d'Arden où il vient de mourir et qui est estimé de 15 à 20 millions, — au Texas, en Pennsylvanie et jusque dans les Etats les plus reculés de l'Ouest, dans l'Oregon, par exemple.

Da reste, il est fort probable, il est certain que M. Harriman ignorait lui-même le chiffre exact de sa fortune. Dans le public, bien entendu, on n'est pas mieux renseigné. Certains affirment que cette fortune atteint près d'un milliard de dollars, soit cinq milliards de francs. Ce chiffre est manifestement exagéré; d'après les financiers les mieux informés en la matière, on peut estimer que le montant de la fortune du milliardaire défunt oscille entre deux et trois milliards de francs, le budget annuel de quelques grands Etats.

Ah! que nous voilà loin des "pauvres" millionnaires d'autrefois! Jadis, lorsqu'un industriel, un financier, un commerçant se retirait des affaires avec une fortune d'une centaine de millions, son nom était célèbre d'un bout à l'autre des Etats-Unis. Il en avait comme cela, à l'époque, une douzaine, pas plus. Tel était, entre autres, notre compatriote Etienne Girard, dont Philadelphie conserve religieusement le nom comme celui d'un de ses premiers et plus généreux bienfaiteurs.

Girard, natif de Périgueux, embarqué à Bordeaux comme simple mousse sur un navire à voile, avait fini par se fixer aux Etats-Unis. Successivement portefaix, petit commerçant, banquier, il était parvenu, après des péripéties sans nombre, à une fortune qui semblait colossale, dans le temps, — une centaine de millions, une misère! A sa mort, il tenait la tête de la haute banque de Philadelphie. Parti de si bas, le riche financier eût dû avoir songé aux enfants pauvres et abandonnés. D'après le testament qu'il laissa, deux millions de dollars furent consacrés à l'établissement d'une institution qui porte son nom, le Girard College, où ont passé des milliers et des milliers d'enfants.

Il est à remarquer, en passant, que la plupart des riches Américains, passés et présents, ont débuté de la façon la plus modeste du monde. Si Girard fut mousse, puis portefaix, M. Harriman commença sa carrière si mouvementée comme employé dans une maison de couture de New York. Tel encore Peter Cooper, qui débuta comme marinier sur les canaux de la Nouvelle Angleterre, devint marchand de charbon, puis banquier et termina sa très honorable existence en laissant à

ses héritiers, comme Etienne Girard, une centaine de millions. Parmi ces héritiers se trouvait la ville de New York, que l'ancien marinier dota d'un de ses plus beaux établissements d'instruction publique, le Cooper Institute, magnifique bâtiment situé au cœur de la vieille ville et renfermant, outre des salles de conférences, de riches collections et une des bibliothèques les plus heureusement composées qui existent en Amérique.

Au temps de Girard et de Cooper, on était immensément riche avec cent millions, et l'on avait les noms de tous ceux qui possédaient une telle fortune. Aujourd'hui, les millionnaires de ce genre ne comptent plus; ils se perdent dans la foule d'une douzaine qu'ils étaient jadis, ils sont devenus cent mille; à l'heure actuelle, ils sont sept, et on n'en parle plus.

Ceux dont les noms seuls surnaissent maintenant, ce sont les milliardaires, ceux dont la fortune ne se chiffre plus par quelques centaines de misérables millions, mais par des milliards. Un des premiers de la nouvelle série fut Jay Gould. Encore aujourd'hui les débats ont été des plus modestes.

Jay Gould était le fils d'un petit agriculteur de l'Etat de New-York. Il venait d'atteindre sa douzième année, lorsque son père, après l'avoir légué de quelques maigres dollars, l'envoya dans la grande ville à la recherche de la fortune. Celle-ci ne se montra pas rebelle du tout à l'intelligent et audacieux gamin. Petit commis chez un entrepreneur, il ne tarda pas à s'établir pour son compte; il fonda des mines, et, à vingt ans, se trouva déjà à la tête d'un très aimable capital. A vingt-sept ans, il acheta une ligne de chemin de fer, tout comme M. Harriman. Quelques années plus tard, la fameuse affaire de Lorle donna d'emblée parmi les hommes d'affaires les plus puissants des Etats-Unis. A sa mort, sa fortune était évaluée à un milliard.

Elle est fort longue la liste des riches Américains d'autrefois, de ceux dont le nom est resté populaire dans le souvenir de tous, dans le Nouveau-Monde. Citons, entre cent, entre mille, A. T. Stewart, le fondateur du premier grand magasin de nouveautés qui exista à New York, John Astor, qui fit son énorme fortune dans le commerce, puis dans d'heureuses opérations sur les terrains, sans valeur à l'époque, où s'élevaient aujourd'hui les plus riches quartiers de New York; Cornelius Vanderbilt, le vieux Vanderbilt, que ces compatriotes ont surnommé, je ne sais trop pourquoi, le "commandeur"; qui fut le "Roi des chemins de fer" avant M. Harriman. Mais arrêtons-nous; plusieurs colonnes de ce journal ne suffiraient pas à en énumérer tous les noms.

Aujourd'hui, ils sont plus nombreux encore et leur fortune plus colossale. Sur ce chapitre, comme sur tout le reste, l'Amérique a marché à pas de géant, stupéfiant notre vieux monde, peu habitué à des courses aussi vertigineuses.

Les milliardaires de l'heure présente sont trop connus pour que nous nous étendions longuement à leur sujet. C'est M. Mackay, le "Roi de l'argent"; M. Rockefeller, le "Roi du pétrole"; M. Carnegie, le "Roi du fer"; M. Oest M. Pullman, le grand constructeur de Chicago; M. Pierpont Morgan, Chauncey Depew et tant d'autres, sans en

blier M. James Gordon-Bennett, le directeur du "New York Herald"; et M. Pulitzer, le directeur du "New York World"; dont les fortunes respectives, si elles n'atteignent pas tout à fait le milliard, ne laissent pas de compter parmi les plus belles des Etats-Unis.

Il est une justice que l'on doit rendre à tous, ou à presque tous ces milliardaires, c'est qu'ils savent faire un très noble usage de leur fortune. Nous parions tout à l'heure de Girard et de Cooper; nous pourrions citer encore Astor, qui fonda, entre autres institutions, une très belle bibliothèque à New York.

M. Pullman a dépensé des sommes énormes pour le bien-être et l'instruction de ses ouvriers, et on ne compte plus les millions que M. Carnegie a dépensés pour créer des universités, des établissements scientifiques, des maisons de secours.

Et c'est précisément la raison pour laquelle, à bas de l'autre côté de l'Atlantique, on n'a nulle envie haineuse à l'endroit de ces favoris de la fortune. On leur pardonne beaucoup parce qu'ils font beaucoup de bien.

Le tabac diabolique

Les hygiénistes sont sévères aux méfaits du tabac ou à ses frasques; les lecteurs du "Journal des Débats" ont été, sur ce point, le 26 août dernier, renseignés très amplement par son éminent collaborateur, le docteur Marcel Labbé. Certains financiers ne veulent voir, en ce moment, que les promesses du tabac et ses ressources fiscales. Les folkloristes, à leur tour, viennent de dire leur mot: pour eux, le tabac a une origine illustre; il est fils de Satan. Et si le tabac réussit à bouclier le budget de 1910, ce budget leur paraîtra, sans doute bouclé un peu à la diable.

La "Revue des traditions populaires", que M. Paul Sébillot dirige avec une grande autorité, nous conte, fort à propos, le méchant renom fait au tabac dans l'Europe orientale. Les paysans, à l'est de la Galicie, n'ont pas mieux oublié que ceux de Bohême ou de Lithuanie comment le tabac prit naissance: il poussa sur la tombe où fut inhumé Jésus en personne. Les moujks, dans la plupart des provinces russes, savent autre chose: Satan s'éleva sur une pauvre femme appelée Jezavel. Elle était plus sinistre qu'héroïque, et mourut avec son péché. De ce corps, ou le Malin avait pris son plaisir, il germa une herbe où les hommes prirent le leur. Le médecin Fremkur la planta, cette herbe, dans son verger, et chaque matin il la respirait; après quoi, il devenait gai tout le reste du jour. Aussi, autour de Fremkur, chacun voulait avoir l'herbe mystérieuse et, dans tout le district, chacun la planta. Ce fut dès lors, à plusieurs lieues à la ronde, une fièvre générale. Jusque devant son palais, le roi Alexis voyait ses sujets, tomber en proie à une terreur étrange. Un ange de Dieu, puis un évêque maudirent en vain l'herbe coupable; le roi lui-même, gagné par le sortilège fatal, la conserva jusqu'à nous. La création du tabac s'est passée, dans l'Ukraine, un peu autrement. Le fils du roi et une dame d'honneur de la reine s'aimèrent d'amour. On assure que l'Ukraine était alors le pays de la vertu, et les jeunes firent trancher la tête du jeune prince. Ils condamnèrent en même temps la dame à lui survivre. Chaque soir, au lit, elle se penchait sur le corps de son fils, et elle gardait au défunt sa passion de

ser sur les préjugés bourgeois, puisque tout devait finir par un mariage. Les menaces contre la duchesse de Lormée avaient été proférées par la mère Peau-Rouge; au fond, Labouhyre n'en était pas responsable. Il voulait tuer Arquerio! Or, il était content de se battre en duel avec sa victime, incorrectement, sans doute, mais quel! Cela s'était soldé par une défaite. Rose penchait à l'indulgence. Pourtant, elle eut la force de ne pas le montrer. Elle voulait, au contraire, pousser Labouhyre dans ses derniers retranchements.

Pourquoi, dit-elle, vous êtes-vous attaqué à Passadien? — Quoi? répliqua Labouhyre, vous croyez que c'est moi qui... Je n'ai été qu'un forban, mado-moiselle, mais pas un assassin. — Alors que signifiaient les paroles de la mégère, quand elle menaçait Arquerio de mourir comme Passadien? — Etiez-vous sûre de savoir pourquoi Passadien a été frappé? — Mais, on l'a dit: parce qu'il aidait M. de Gévriol à rechercher ses voleurs!

Eh bien, c'est faux! dit audacieusement Labouhyre. Passadien a été paillard. Ce banquier a commis bien des vilénies, dans son existence; il a rauconné sans pitié des malheureux qui ont été saisis par sa vengeance contre les mains de Kirk Alpha! Passadien a été frappé parce qu'il était un paillard.

— Qu'est-ce donc que Kirk Alpha? Où est placée cette ville souterraine dont on vous parlait? Labouhyre se mit à rire et sentait qu'il avait parlé gagné. — La "Ville souterraine" dit-il, c'est une métaphore, qui désigne notre monde à nous, occulte, en marge, tout puissance. Quant à Kirk Alpha, il existe: il vit le plus souvent à Paris, sous un autre nom, bien entendu. C'est le Napoléon de la justice distributive: il a fondé une association dont les ramifications s'étendent partout, et dont le but est de substituer aux lois sociales nos lois à nous; à la justice officielle et plus rapide, aux obédiences de code, nos vengeances à nous, terribles, sans appel, mais qui ne sont jamais appliquées à faux! Notre police défend toutes les polices de l'univers; chaque fois qu'une victime est désignée par notre tribunal, soyez sûre que ce n'est pas une victime innocente! Rose écoutait, avec une réelle admiration, cet exposé fastidieux d'une association, en réalité composée de malfaiteurs de la pire espèce. La fable imaginaire de Labouhyre était de celles que les jeunes filles ignorantes du monde peuvent accepter sans discussion. Ainsi, son héros avait parlé à ses yeux avec parole imprimée. Il faisait pa-

CRESCENT.

La très bonne troupe à la tête de laquelle se trouve la sympathique artiste Blanche Poynter se fait applaudir chaque jour au Crescent dans la charmante comédie "Lena Rivers". La matinee aujourd'hui.

L'ENPHIT DES AUTRES

Il causent. — Que pensez-vous de Z? — C'est un franc imbécile. — Il y a tant d'imbéciles qui ne sont pas francs. — Le docteur Cook a-t-il découvert le pôle ou a-t-il inventé toute cette histoire? — Qu'importe! Il a à choisir entre une découverte et une invention. — Que pensez-vous du docteur Cook? — Qu'il n'a pas perdu le nord.

Comparution de Paul Cassinger.

Paul Cassinger, un jeune maître de la paroisse Jefferson accusé d'avoir trompé Mlle Katie Bell, une jeune fille domiciliée 1372 rue Comstance, a comparu hier matin devant la cour criminelle de district. Les parents de la jeune fille cités comme témoins ont déclaré que Cassinger avait promis à leur fille de l'épouser, mais qu'après l'avoir séduite il avait refusé de tenir sa parole.

Le saule d'Alfred de Musset.

Le Figaro a reçu la lettre suivante: Je voudrais signaler à votre attention et à celle des amis de Musset que son saule, qui est de toute beauté en ce moment, et qui peut-être voudrait se développer et grandir, est entravé par deux cerceaux en fer qui enserrent le pauvre arbre, au point d'y avoir creusé de profondes encoches. Je n'ai pas osé, de ma propre autorité, et comme c'est été mon vœu, faire sauter ces entraves.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLÉANS. Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

THEATRES.

ORPHEUM. La vogue de l'Orpheum est plus grande que jamais et la salle de la rue St Charles est foulée avec deux représentations de chaque jour. Chaque numéro du programme de grand cœur, avec l'espoir qu'il sera prochainement exaucé.

TULANE.

La délicieuse comédie musicale "The Soul Kiss", que donne cette semaine le Tulane plait infiniment au public à en juger par la foule qui se presse dans ce théâtre à chaque représentation. Il n'y avait pas une place inoccupée, hier, en matinée et le soir. Une autre matinee sera donnée samedi.

La semaine prochaine "The Traveling Salesman", une comédie des plus gaies.

Feuilleton L'ABELLE DE LA N. O. LE HIBOU GRAND ROMAN POLICIER PAR JAUME Ancien inspecteur principal de la Sûreté DEUXIEME PARTIE LA FILATURE XIII UN COUP DE THEATRE (Suite.)

dit-il doucement. — Rose Allain: ne le savez-vous pas? Labouhyre secoua la tête: — Dites-moi la vérité: à quoi bon vous dérober? Soyez aussi franche que je suis franc. Vous ne vous appelez pas Rose Allain; vous n'êtes pas une fille de chambre: tout me le prouve, votre distinction, la noblesse de votre cœur. Que je sache ou moins à qui le devra le repentir et la réhabilitation!

La jeune fille, émue, frémissante, faillit se trahir, tant le langage qu'elle entendait la rendait heureuse. Mais elle se contenta: — Vous vous trompez! dit-elle, je ne suis qu'une pauvre servante. Cela vous étonne que la domestique d'une femme de théâtre, mise par hasard au courant de vos terribles secrets, vous tienne un pareil langage? — Oui, répondit Labouhyre, en donnant à sa voix les inflexions câlines qui le rendaient si séduisant; oui, cela m'étonne que vous tombiez si bas, l'aitire vos regards, à vous qui avez tant de courage et de force morale. Rose rougit. Il lui fut impossible de vaincre son émotion; les sanglots soulevaient sa poitrine; elle demeura sans force pour retirer sa main que Labouhyre avait prise dans les siennes. — Mademoiselle Rose, ajouta le jeune homme, vous avez raison; j'ai vécu jusqu'à présent comme un misérable. Plus tard,

peut-être m'exonerez-vous un peu, quand je vous aurai dit tout ce que j'ai souffert dans ma jeunesse. Mais qu'importe! je devais rester digne du nom que je porte: un Labouhyre n'a pas le droit de faillir. — Rose retira vivement sa main. Une ombre avait passé sur son beau visage. — Le nom que vous portez? articula-t-elle lentement. Est-il sûr qu'il soit à vous? — Le don Juan ne broncha pas. Il se dit: — Si elle me pose la question, c'est qu'elle ne sait rien encore! Et il reprit: — J'avoue tous mes torts, mais ne m'accablez pas de fautes que je n'ai pas commises. Mon nom est bien à moi, mademoiselle. Vous n'avez que je vous montre mes papiers de famille? — Rose refusa du geste. — Oui, reprit Labouhyre avec force, c'est vrai: j'ai enlevé Hélène de Gévriol, mais je vous le jure, je voulais la rendre à ses parents. — Sans doute, mais déshonorée, en tout au moins compromise? — Labouhyre continua, sans répondre à cette observation de Rose: — Oui, je voulais tuer un rival exécuté; oui, je hais la duchesse de Lormée, et la vengeance me serait donnée; oui, celle que vous prenez pour une mendicant m'a, jusqu'à présent, donné des or-

des auxquels j'ai obéi, des conseils que j'ai suivis; oui, enfin, je sais les secrets du Friscoham, et je connais Kirk Alpha! Tout cela est vrai: je vis dans Paris en guerre avec la société. Quiconque me gêne, je l'écrase! C'est contraire à la morale, aux bonnes mœurs, aux lois, que sais-je! Mais cela est courageux, au fond, et moins platement criminel que vous le croyez! — Rose ne put se défendre d'éprouver quelque admiration secrète pour le beau bandit qu'elle aimait, et qui, maintenant, dévotait si ornement une partie du mystère de sa vie. Le lecteur ne convient sans doute qu'elle avait entendu, mais non tout entière, la conversation de Labouhyre et de Céline Altous; et que, récemment, elle s'était introduite chez le jeune homme, et avait dû se cacher pour ne pas être vue de la mère Peau-Rouge, dont les terribles paroles lui sonnaient encore aux oreilles. — Ainsi, Rose était au courant d'une partie de la vérité, mais ne la connaissait pas dans toute sa diversité mystérieuse. Elle en savait assez pour avoir la certitude de l'infamie de l'homme qu'elle aimait. Quand le sorcier, devant Labouhyre, avait parlé de la mort fatale de Passadien, la jeune fille, instinctivement, rapprochant ce crime de meurtre impuni, et dont elle devinait maintenant les auteurs, de vol commis chez M. de Gévriol,

— Arquerio doit mourir, comme mourra Passadien, comme mourront tous ceux qui nous gênent! avait dit la mégère. Or, pourquoi Passadien gérait-il Labouhyre? La réponse était dans les journaux, de même que dans le dossier de l'Instruction: Passadien était victime de son amitié pour le marquis, et du concours financier qu'il fournissait. La conclusion s'imposait à Rose, avec une logique étonnante: la mère Peau-Rouge devait avoir tout dirigé, et Labouhyre n'ignorait pas le rôle joué par la sorcière. Il ignorait d'autant moins que celle-ci travaillait pour son "fils" idolâtré cherchait à qui le crime profitait! Dit le proverbe polioier. Et l'occurrence, il profitait à Labouhyre. Mais Rose, hélas! ne demandait pas mieux que de se faire illusion à elle-même. Après la tirade, débitée par Labouhyre, avec un art infini, elle s'était prise d'une folle espérance: qui sait? l'homme à qui elle réservait son âme était peut-être un simple dévot, un seigneur de héros romantique resté généreux jusque dans ses erreurs et ses défaillances, comme le Karl Moor de Schiller? Il se campait si bien dans son attitude orgueilleuse de défi à la société! Que pouvait-elle lui reprocher avec certitude? D'avoir enlevé Hélène? Eh bien, il en convenait: ce crime s'en était pas en, si l'on voulait glis-